

Mélodie Ducœur

# **Le royaume de Séraphin**

Tome I

Plumes de Cœur Éditions



Vous êtes forts !

À tous ces enfants victimes de harceleurs,  
Je dédie ces quelques mots du fond d'mon cœur.

À mes yeux vous avez bien plus de valeur  
Que ceux qui vous humilient et vous font peur.

On ne peut pas tous aimer la même couleur,  
Vous ne deviendrez pas tous influenceurs.  
Tu as le droit d'être différente de sa sœur,  
On peut être un garçon et aimer les fleurs.

Ne vous passez pas la corde autour du cou,  
Il y aura toujours quelqu'un près de vous,  
Prêt à vous aider quand tout semblera flou.  
Le bonheur arrive après ce coup de mou.

Après la pluie, le beau temps, rassurez-vous !  
La vie en vaut la peine, accrochez-vous !  
Le monde de demain a besoin de vous,  
De diversité, pour ne pas devenir fou.

Mélodie Ducœur



## Chapitre 1

Je m'appelle Dimitri. J'ai dix ans. J'ai un ami un peu collant qui porte le nom de TDAH. En vrai, c'est pas tout à fait un pote. J'aimerais bien qu'il me lâche les baskets, mais il fait partie de moi. C'est comme une étiquette gravée à l'intérieur de mon corps. À vrai dire, ces quatre lettres signifient que je suis différent des autres enfants. Enfin, pas de tous, puisque je ne suis pas le seul à avoir ce trouble de l'attention combiné à de l'hyperactivité. En gros, ça veut dire que je suis dans la lune et que je ne tiens pas en place.

Souvent, on me trouve impoli parce que je ne dis pas bonjour. Les gens pensent que je n'ai pas envie de les saluer, mais c'est juste que j'oublie. Alors, quand je sors, j'essaie de me le répéter en boucle, mais il y a toujours quelque chose ou quelqu'un pour me distraire. Ça peut être un chat dans la rue, une libellule qui vole, ou même simplement un caillou brillant. Et puis voilà, mon esprit s'évade. Je pense à plein de choses, et si je croise quelqu'un je n'y prête pas attention. Parfois, on me le fait remarquer. Aussitôt, je réponds et je dis bonjour, bien poliment comme on me l'a appris. Mais la plupart du temps, les gens préfèrent se plaindre auprès de Maman au lieu de me le rappeler. C'est la seule personne qui ne me fait pas de reproches. Elle sait que je fais de mon mieux. Moi, j'aimerais bien la rendre fière, mais ce n'est pas facile. Dans ma tête, il y a toujours plein de pensées qui se bousculent. L'autre jour, par exemple, j'étais en classe et j'ai entendu un copain renifler. Je me suis dit qu'il avait peut-être pris froid la veille quand nous étions en train de jouer dans la piscine. Puis, j'ai repensé à notre partie de jeu avec les fusils à eau et, à ce moment-là, j'ai compris avec effroi que la maîtresse venait de me poser une question. J'ai essayé de me souvenir de quoi elle parlait, mais c'était difficile. Puis tout à coup, j'ai réussi : elle expliquait des règles de conjugaison en français. C'est une matière que je n'aime pas. Je préfère les sciences, et notamment l'étude des planètes, par exemple. Alors, j'ai dit : « Maîtresse, tu sais que Saturne a un anneau et que... », et là, je me suis interrompu. J'ai vu à son regard fâché que ce n'était pas la réponse qu'elle attendait. Je me suis concentré. J'ai repensé à la conjugaison, mais ça ne revenait pas. Je lui ai demandé : « C'est quoi déjà, la question ? » Et là, tous mes camarades ont rigolé, tandis que la maîtresse me répétait patiemment sa phrase interrogative. À cause de leurs rires, je n'ai pas trop écouté ce qu'elle me disait, et elle a fini par me punir.

Je n'ai pas beaucoup d'amis. Les autres enfants n'ont pas les mêmes centres d'intérêt que moi. Quand je leur parle des constellations ou des stalactites, ils se détournent. Parfois, aussi, je les bouscule sans le vouloir parce que je suis enthousiaste à faire quelque chose. Il paraît que c'est mon impulsivité qui me fait faire ça. Je n'arrive pas à la contrôler et à attendre patiemment mon tour. Par ailleurs, je coupe souvent la parole. Je ne peux pas faire autrement. Quand j'ai une idée, il faut que je l'exprime, et quand on me demande de patienter, je ne me rappelle plus ce que je voulais dire. À cause de mes troubles, je me fais gronder par les adultes qui me trouvent insolent et haïr par les enfants qui n'ont pas envie d'un copain comme moi. Bref, j'ai toujours l'impression que je dérange par ma simple présence et que je ne suis pas à ma place dans ce monde.

L'autre jour, j'ai fini aux urgences. Je ne vous explique pas l'inquiétude de maman quand je suis monté dans l'ambulance, couché sur une civière et le visage en sang. La maîtresse venait de l'appeler à cause d'une bagarre. Parfois, c'est vrai que je m'énerve parce qu'on se moque de moi ou qu'on me dit de dégager, mais là, je n'y étais pour rien. J'étais tranquillement assis dans un coin de la cour de récré, et les garçons de ma classe jouaient au foot. À un moment donné, leur ballon s'est arrêté à mes pieds, mais moi je ne l'avais même pas vu. J'étais une nouvelle fois distrait, « dans la lune » comme on n'arrête pas de me dire. À cette pensée, je souris. J'imagine la lune et moi installé dessus, comme sur une balançoire. Mince, je ne me rappelle plus ce que je racontais. Ah oui, l'incident à l'école. La suite est moins amusante. Michaël m'a demandé de lui renvoyer le ballon, mais le temps que je réalise et que je me relève, Stéphane, un autre camarade, l'avait déjà récupéré. Michaël s'est mis en colère, et avant même que je me rende compte de ce qui arrivait, je me suis retrouvé le nez par terre, assailli de coups de pied. En boule et les bras devant mon visage, j'essayais de me protéger comme je pouvais, mais quand j'ai porté ma main à la tête, j'ai failli m'évanouir en voyant du sang sur mes doigts. D'après les traces rouges sur le portail, il ne fait aucun doute que je me suis cogné dessus. J'étais livide – tout blanc, quoi – lorsque Maman est arrivée. Mais en lisant l'angoisse dans ses yeux, je me suis empressé de la rassurer, même si j'étais un peu inquiet de partir avec les pompiers à l'hôpital.

On m'a raconté que Michaël était tellement choqué par ce qu'il m'avait fait qu'il s'était excusé, mais moi, je ne m'en souviens pas. Il paraît aussi que sa maman a dû l'emmener chez le médecin. J'imagine qu'il a dû avoir une belle frayeur en voyant le sang, les pompiers et l'ambulance. Depuis ce jour-là, il ne s'en prend plus à moi, et les autres élèves non plus,

d'ailleurs. Ils ne sont pas vraiment devenus amis avec moi, mais au moins, ils ne cherchent plus à me faire du mal. Ça me fait même bizarre. Avant cela, il y avait toujours quelqu'un pour m'embêter. Par exemple, on mettait mon bonnet dans la poubelle ou à un endroit en hauteur inaccessible pour moi. À la cantine, on se moquait de moi en envoyant des boulettes de papier dans mon assiette. Sans compter toutes les brimades que je subissais. Mes camarades ne rataient jamais une occasion de me ridiculiser en public, mais évidemment, ils prenaient soin de ne pas le faire devant la maîtresse. C'était plus facile pour eux le midi. La dame qui s'occupait de nous était très gentille et elle ne réprimandait jamais personne. Le repas était sans doute à ses yeux le moment idéal pour se défouler avant de reprendre les cours. Au milieu du chahut ambiant, c'était plus simple pour les élèves de me faire du mal sans se faire remarquer.

Un jour, pourtant, je n'ai pas pu dissimuler ma détresse à Maman en rentrant à la maison. À la cantine, un copain de classe avait vidé une grosse partie du pot de ketchup sur une feuille d'essuie-tout qu'il avait ensuite plaquée sur mon visage. Honteux et ravalant ma rage, j'avais dû nettoyer mes lunettes comme je pouvais et j'étais allé pleurer aux toilettes. La maîtresse n'avait rien remarqué quand j'étais retourné en cours. Il faut dire qu'elle a l'habitude de me voir pleurnicher pour pas grand-chose. Je n'y peux rien. Plus j'essaie de retenir mes larmes, plus elles coulent. Dès que quelque chose me dépasse, je m'effondre. Parfois, c'est seulement parce que je sais que je n'arriverai pas à finir un exercice. Je suis très lent pour écrire, et malgré des séances chez une graphothérapeute, je ne progresse pas beaucoup. Alors, ça me décourage avant d'avoir commencé, et je pleure comme une madeleine. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, on dit « comme une madeleine ». Si c'est en référence au gâteau, je ne vois pas un biscuit se mettre à pleurer. Quoique... ça pourrait être marrant. Cette idée me fait sourire. Une madeleine qui parle, qui chante et qui pleure. Zut ! je m'égare. De quoi étais-je en train de parler ? Ah oui, de la madeleine ! Et si c'est par rapport au prénom, je ne vois pas pourquoi les « Madeleine » pleureraient plus que les autres filles. Bref, un mystère, cette expression. Bon, je disais quoi, déjà ? Je ne me rappelle plus pourquoi je parlais de larmes. Je réfléchis, j'essaie de remonter le fil de mes pensées, mais je panique. Je ne sais plus. Ah, ça me revient : la cantine ! Donc, ce jour-là, Maman a bien vu à l'état de mes lunettes que j'avais pleuré. Il restait aussi des traces de ketchup. Je me suis une nouvelle fois effondré, et j'étais incapable d'expliquer ce qui m'était arrivé. Au même moment, quelqu'un avait frappé à la porte. C'était une copine de classe. Elle a raconté à Maman ce qui s'était passé à la cantine.

Aussitôt, ma mère avait contacté la maman de mon harceleur, et celui-ci avait été puni pendant une semaine. Depuis, il me laisse tranquille et c'est tant mieux.

Ça me fait repenser à l'histoire avec Michaël. J'ai oublié de vous dire : à l'hôpital, on m'a fait quelques points de suture et je suis ressorti assez vite. Dans la voiture, j'ai tout raconté à mes parents, qui étaient soulagés que je n'aie rien de grave. De retour à la maison, Maman a proposé que je prépare un petit spectacle pour expliquer mon TDAH aux élèves de mon école. J'ai imaginé un personnage loufoque, un roi distrait qui habite sur une autre planète. Il lui arrive plein de mésaventures, car il est étourdi et maladroit. C'est le roi des gaffes et je l'ai appelé « Dimitri Delalune », parce qu'il me ressemble beaucoup. Maman m'a aidé à préparer la vidéo, et j'ai joué les scènes en me faisant passer pour ce roi. Mes copains – oui, maintenant, je peux les nommer ainsi parce qu'ils sont gentils avec moi et qu'ils m'invitent à leur anniversaire. Donc, je disais : mes copains ont bien rigolé quand ils ont visionné le montage. Ce qui les a le plus amusés, c'est lorsque le maître du royaume s'est présenté en slip devant sa servante pour prendre son petit déjeuner parce qu'il avait oublié d'enfiler un pantalon !

Depuis mon accident et ce spectacle, ça va mieux à l'école. J'ai des amis et on ne se moque plus de moi. Je n'ai plus la boule au ventre quand je vais en classe et je m'énerve un peu moins devant les feuilles à compléter. La maîtresse a allégé mon travail. Je ne dois plus écrire autant que les autres. Donc, on pourrait croire que tout va parfaitement bien pour moi maintenant, mais l'ennui, c'est qu'il n'y a qu'à l'école qu'on me comprend. À l'extérieur, je suis toujours le gamin malpoli et mal-aimé. La preuve, cet après-midi, j'étais invité à l'anniversaire de Michaël, et en plus des copains de classe il y avait deux cousins à lui qui ne me connaissaient pas. Je ne sais pas pourquoi, mais ils s'en sont pris rapidement à moi. Comme je le fais souvent, j'avais dessiné un monstre sur un bout de papier, et alors que j'étais en train de le colorier, Mathieu – un cousin de Michaël – s'est saisi de ma feuille, en a fait une boulette, puis l'a envoyée à son frère Loris qui l'a rattrapée au vol. En la dépliant, il a découvert le monstre, a ri bêtement, puis a lentement déchiré le papier en lambeaux en me regardant sadiquement. Rien que d'y repenser, j'ai les poings qui se serrent, la gorge qui me brûle et les larmes qui remplissent mes yeux. Ma vue se brouille, mais à cet instant, je peux vous dire que je n'avais pas envie de pleurer. La colère m'a pris et j'ai voulu me jeter sur Loris. Mais avant que j'atteigne mon but, je me suis retrouvé par terre à cause du croche-pied de Mathieu. Dans ma chute, j'ai perdu mes lunettes, et au moment où j'ai tenté de les ramasser, Loris les a poussées avec son pied, m'humiliant une nouvelle fois. Enragé, je l'ai attrapé par le mollet et je l'ai plaqué au sol. Dans



la bagarre, je me suis pris un coup dans le nez, le faisant saigner abondamment. Ensuite, les parents de Michaël nous ont séparés, puis je me suis enfui en courant. Et là, maintenant, je suis debout sur un pont, prêt à me jeter dans le vide. J'en ai marre de constamment subir. J'ai été bien trop bête de croire que je pouvais me faire des amis et que tout irait pour le mieux. Il y a toujours quelqu'un pour me rappeler que je suis différent, que je dérange, que je n'ai rien à faire sur Terre. J'ai envie d'en finir avec tout ça. Je ne veux plus souffrir. Je n'ai que dix ans et ma vie est un enfer. Je n'ai pas demandé à vivre. Je n'ai pas demandé à avoir un handicap. Maman n'aime pas ce mot. Elle répète que c'est un trouble, et que grâce à lui je suis exceptionnel. Mais moi, j'en ai marre de me battre. Je suis un raté. Je suis nul et je le resterai. Les larmes coulent sur mes joues. Ma mère dit ça uniquement pour me remonter le moral. Je le sais bien. Au fond, je ne suis qu'un bon à rien. Ils ont raison, tous ces abrutis qui n'arrêtent pas de me le répéter. En repensant à Maman, j'hésite à sauter. Elle aura beaucoup de peine si je disparaissais. Je sanglote. Des soubresauts secouent mes épaules. Je ne peux plus stopper mes larmes. Je regarde du côté de chez Michaël. C'est la colère qui reprend le dessus. Un coup d'œil à droite du côté de chez Maman, et je me mets à hésiter. Un coup d'œil à gauche. Je me sens prêt. Adieu brimades, coups, souffrance. Adieu la vie.

— Maman, pardonne-moi et sois forte. Là où je vais, je n'aurai plus mal et je ne dérangerai plus personne.

Un, deux, trois, je plonge dans le vide.